

**CRISE DU MARXISME
L'ASPECT THEORIQUE**

Michel DE VROEY

Working Paper n° 9008

Département des Sciences Economiques
Collège L.-H. Dupriez
3, Place Montesquieu — B-1348 LOUVAIN-LA-NEUVE (Belgique)

D/1990/3082/08

Crise du marxisme. L'aspect théorique.

Résumé

L'article s'interroge sur l'aspect de Marx à la théorie économique. La thèse défendue est que si Marx doit être compté parmi les grands économistes classiques, ses vues ne constituent pas une théorie originale. Il est aussi avancé que les malentendus interprétatifs que sa pensée a suscités peuvent s'éclairer à l'aide de la distinction entre théorie et méta-théorie.

Crise du marxisme. L'aspect théorique ¹.

Michel De Vroey
avril 1990.

¹ Nous remercions J. Gouverneur, A. Reati, A. Rodriguez-Herrera et P. Van Parys pour leurs remarques sur une version antérieure du texte.

Si on parle beaucoup aujourd'hui de crise du marxisme, c'est surtout en référence aux événements qui se sont produits dans les pays de l'Est et qui sont, à juste titre, interprétés comme le signe d'un échec dramatique du projet politique marxiste. L'objet du présent article est cependant différent. En effet, nous nous proposons d'y réfléchir sur l'avenir de la théorie économique marxiste, un thème certes moins crucial mais non pour autant dépourvu d'intérêt. Est en cause ici la fécondité théorique de l'appareil intellectuel exposé dans les écrits économiques de Marx. Son objet - rappelons-le - n'est pas l'économie socialiste mais bien l'économie de marché. Sa prétention, reprise à leur compte par les disciples de Marx, est d'offrir une grille d'analyse différente et "meilleure" que celle que l'on trouve dans les autres théories économiques, en particulier la théorie néo-classique.

La question qui se pose peut être formulée comme suit : la disgrâce actuelle de la théorie économique marxiste est-elle fondée? Remettons d'abord les choses dans leur contexte, en notant qu'il faut la rapporter à l'engouement pour Marx qui eut lieu dans les années 1960 et 1970. Celui-ci avait succédé, d'une manière assez soudaine, à une longue période durant laquelle les économistes académiques ne lui avaient accordé pratiquement aucune attention. Cet ostracisme, dans l'explication duquel le facteur idéologique joua sans conteste un rôle important, donna à Marx une aura particulière. Il était le "cadavre dans le placard" de l'économie politique. Aussi n'est-il pas étonnant que des économistes insatisfaits (pour de bonnes ou de mauvaises raisons) par la théorie orthodoxe, se soient tournés vers son oeuvre dans l'espoir d'y trouver le fondement d'un paradigme alternatif. Ces chercheurs ont travaillé dans un contexte nouveau. Même si leur place dans la profession était marginale, ils ont quand même reçu leur chance (et Marx aussi par la même occasion). L'injustice faite auparavant à

l'auteur du Capital a donc été comblée. Mais si l'engouement fut brusque, il fut aussi de courte durée. Aujourd'hui, les économistes marxistes sont à nouveau devenus une denrée rare, la plupart de ceux qui avaient revendiqué l'étiquette marxienne l'ayant par la suite abandonnée. La cause de ce phénomène est-elle théorique (en ce sens que cet abandon serait dû au fait que la théorie n'aurait pas tenu ses promesses) ou est-elle d'un autre ordre, comme par exemple idéologique (les marxistes auraient été, plus ou moins subrepticement, éloignés des universités ou ceux qui seraient restés se seraient "embourgeoisés")? Est-ce une question de mode? Peut-on, comme l'affirment certains ¹, s'attendre à un nouveau regain du marxisme dans le futur? Telles sont les questions que nous voudrions aborder dans cet article. Nous commençons par exposer une distinction cruciale pour notre propos, entre théorie et métathéorie.

I. La distinction théorie/métathéorie.

Nous proposons d'entendre la notion de théorie dans un sens étroit, comme un enchaînement logique de propositions, partant de définitions et de prémisses et visant à aboutir à des conclusions, en utilisant des règles conventionnelles de démonstration. La métathéorie, par contre, est le commentaire apporté à la théorie, par son auteur ou par des tiers. Deux objets métathéoriques sont alors à privilégier, la manière dont la théorie en question se positionne par rapport aux autres et les conclusions politiques et idéologiques qu'elle est censée appuyer ². La distinction n'est pas aussi banale qu'on pourrait le croire. Ainsi on peut, en s'y référant, écarter l'idée d'un lien de nécessité logique entre une théorie donnée et une optique politique ou idéologique précise. En particulier, ceci remet en cause l'idée, répandue dans les milieux d'économistes de gauche et que nous avons nous-mêmes défendu dans le temps, selon

¹ Par exemple Jacques Bidet, "Actualité du marxisme", Le Monde, 7 février 1990.

² Le terme métathéorie est donc à entendre dans un sens large.

laquelle la théorie néo-classique serait inhéremment biaisée en faveur du libéralisme. Il s'agit, au contraire, de combiner l'hypothèse de la plasticité idéologique des théories avec celle de l'engagement politique, explicite ou implicite mais de surcroît entièrement légitime, des théoriciens. Dans cette vue la théorie est un langage dans lequel tout peut être dit, pour autant que l'on respecte sa syntaxe. La rivalité des théories porte dès lors sur la fécondité respective des différents langages possibles, en tenant compte du fait que plusieurs objets possibles s'offrent au discours théorique et qu'un langage peut être plus approprié qu'un autre par rapport à un objet particulier. Une telle vision implique à la fois un retrécissement et un élargissement de la place du politique dans le débat théorique. Elle invite, en effet, d'un côté, à relâcher le lien entre théorie et contenu politique et, d'un autre, à prendre en compte le fait que l'objectif ultime des débats théoriques est toujours politique, dans la mesure où le but ultime de la réflexion est d'infléchir, dans un sens ou l'autre, la manière dont la société, comme corps collectif, gère la dimension économique de sa reproduction. En ce sens, les économistes ne sont rien d'autres que des philosophes politiques, réfléchissant sur l'organisation idéale de la cité.

Précisons que ce que nous récusons est l'existence d'un lien logique entre une théorie donnée et une vue politique particulière et non celle d'un lien de fait. Il est certain par exemple qu'il y a beaucoup plus de "gens de droite" que de "gens de gauche" parmi les auteurs néo-classiques, et plus de ceux-ci que de ceux-là parmi les partisans de la théorie marxiste. Mais ceci n'est pas une nécessité logique. Le cas d'auteurs comme Roemer et Bowles de la théorie néo-classique, qui produisent des résultats marxistes dans un cadre néo-classique, le montre! De même, nous verrons plus loin que la théorie marxiste, aussi étonnant que cela puisse paraître, se prête à des interprétations libérales.

Théorie et métathéorie sont donc deux ordres de discours distincts, ayant chacun leur raison d'être. Loin de nous l'idée qu'il faudrait éliminer la dimension métathéorique. Nous souhaitons seulement que les deux ordres de discours soient clairement séparés. Dans les faits ceci est loin d'être le cas. On

pourrait même dire que c'est de bonne guerre, - étant donné l'enjeu des discussions, l'important est de persuader, peu importe les moyens- mais l'historien des théories ne peut être dupe. Il ne faut donc pas prendre pour monnaie comptante ce qu'un auteur dit de lui-même et de son oeuvre et ne pas exclure d'office l'hypothèse du résultat inattendu, - que la portée ultime d'une oeuvre puisse se révéler être aux antipodes du projet initial de son auteur.

Un exemple de décalage entre théorie et commentaires est la manière respective dont Marshall et Marx se sont positionnés à l'égard de Ricardo. Le premier prétend se placer dans un rapport de filiation et affirme que sa théorie de la valeur ne fait que compléter ou enrichir les intuitions ricardiennes. Or, on peut avancer que le contraire est vrai, - la théorie subjective de la valeur, défendue par Marshall, est radicalement différente de la valeur-travail. Ici le commentaire métathéorique gomme une différence théorique fondamentale. Inversément, Marx, tout en faisant l'éloge de Ricardo, pense qu'il a remis la théorie de celui-ci sur sa tête et opéré une rupture fondamentale. Mais peut-être n'en est-il rien, ce qui serait le cas si, comme nous le pensons, les différences se localisent principalement dans l'ordre métathéorique?

Si beaucoup d'auteurs mêlent ces deux dimensions, Marx a sans doute été un champion en la matière. Dans ses écrits, analyse et commentaire sont inextricablement mêlés. L'invective et la ridiculisation des "économistes bourgeois ou vulgaires" font partie intégrante de son arsenal persuasif. Ceci ne manque pas de charme, car son oeuvre en est d'autant plus vivante. Mais, tout compte fait, les inconvénients prédominent, car les vitupérations et l'ironie ne peuvent remplacer le raisonnement. Ce n'est pas, bien sûr, que celui-ci soit absent, au contraire. Que, par ailleurs, la dimension politique soit présente, est aussi tout à fait acceptable. Ce qui l'est moins est de faire passer un type d'argument pour un autre. Une lecture critique de Marx implique donc que l'on sépare les deux ordres de discours. L'intérêt des reformulations récentes, plus mathématiques, du Capital est précisément de montrer la théorie marxiste dépouillée de sa métathéorie.

II Marx comme théoricien

Que jusqu'à récemment Marx ait été injustement traité par la communauté des économistes nous paraît indéniable. Mais faut-il pour autant faire pencher le balancier dans l'autre sens et le considérer comme le fondateur d'un nouveau "continent théorique"? Nous ne le pensons pas, pour deux raisons. Premièrement, il faut réaliser que son oeuvre est contradictoire. Elle est traversée d'intuitions théoriques, non seulement hétérogènes mais, de plus, irréconciliables sans annihilation réciproque. Deuxièmement, si l'on s'en tient à l'aspect le plus articulé de ses conceptions, il s'avère que l'appellation même de théorie marxiste est trompeuse, dans la mesure où elle suggère qu'il s'agit d'une théorie autonome, différente des autres. Selon nous, il n'en est rien. Si l'on s'en tient à une conception stricte du champ théorique, excluant de celui-ci la dimension métathéorique, il n'y a pas de raison de considérer la théorie marxiste comme distincte du paradigme classique, associée à Adam Smith et à Ricardo ¹. Marx doit être vu comme appartenant à l'école classique, quelque soit par ailleurs le jugement que l'on défendrait quant à sa place, qui pourrait être la première, dans celle-ci. Essayons d'étayer ces vues.

Les écrits de Marx forment un ensemble incohérent ou contradictoire. Voilà, dira-t-on, une accusation très grave. A nos yeux, elle ne l'est pas tellement, sauf s'il s'agit de laisser Marx à tout prix sur son piedestal. En effet, une telle critique peut être adressée à la plupart des économistes classiques, sans parler de grands économistes contemporains comme Keynes. Donc un tel jugement ne signifie pas qu'une pensée théorique soit pour autant inintéressante. Néanmoins il oblige à faire un tri et à établir des hiérarchies.

¹ Cfr Michel De Vroey, "Histoire de l'analyse économique", Encyclopédie Economique, Economica 1990.

Deux composantes distinctes nous paraissent être présentes dans l'oeuvre économique de Marx, sans considérer ses études historiques, passionnantes mais controversables, sur l'émergence et le développement du capitalisme. Appelons-les classique et hétérodoxe. La **composante classique** adopte les catégories analytiques de ses grands prédécesseurs qui, plus tard, seront écartées suite à la "révolution marginaliste", - la prise en compte des classes sociales, la valeur-travail, les distinctions fondamentales entre ressources naturelles et produits du travail, travail productif et improductif, prix de marché et prix d'équilibre, etc. La théorie de la valeur était, on le sait, une préoccupation centrale pour Marx, dans la mesure où il pensait qu'elle était un passage obligé pour la démonstration de l'exploitation. L'élaboration d'une telle théorie implique que l'objet d'étude, un modèle de société capitaliste, soit représentée dans un état hypothétique d'équilibre. Il s'agit dans un premier temps de dégager les conditions de l'équilibre, l'intuition de départ étant que la distribution du travail social en constitue le fondement et, dans un second temps, de concevoir un mécanisme régulateur par lequel les conditions d'équilibre tendraient à se réaliser. Les concepts mis à l'oeuvre ici sont la gravitation des prix de marché autour des prix d'équilibre, la tendance à l'uniformisation du taux de profit et la mobilité du capital entre les branches. Ces concepts sont classiques, bien qu'il soit indéniable que Marx les ait sérieusement affinés. Donc, si l'on s'en tient à la composante classique de son oeuvre, sa différence par rapport à ses prédécesseurs se localise principalement dans le discours métathéorique. Ainsi, Ricardo interprète la distribution du produit entre les classes comme un phénomène naturel, vis-à-vis duquel des interventions à visée correctrice resteraient sans effet. Marx, lui, souligne la dimension historique du phénomène de classes, interprète l'appropriation privée du surplus en termes d'exploitation et réclame l'abolition de celle-ci.

En même temps, l'oeuvre de Marx contient d'autres perspectives, qu'on peut interpréter comme des ouvertures vers une approche nouvelle, cette fois réellement différente du paradigme classique (et aussi d'ailleurs de la théorie néo-classique). C'est ce que nous appelons sa **composante hétérodoxe**.

Elle consiste d'abord en une série de remarques sur la nature d'une économie décentralisée et ses caractéristiques: l'incertitude, la nécessité d'une validation ex post des initiatives privées, la possibilité permanente de ruptures de circulation et de crises. Elle intègre aussi d'autres considérations, sur la nature et le rôle de la monnaie dans une telle économie ainsi que sur le salariat. A propos de celui-ci, Marx a perçu la spécificité de l'échange salarial et souligné la distinction travail/force de travail, la possibilité (avec le concept de plus-value relative) d'une endogénéisation du salaire réel, enfin la pression du chômage sur la négociation salariale.

Pour résumer, l'hétérodoxie de Marx prend son ancrage dans trois points précis, la représentation "séparée" de l'économie décentralisée ¹, le statut de la monnaie et celui du salariat. Mais significativement sur chacun de ces points, Marx reste au milieu du gué, - de même d'ailleurs que ses disciples contemporains ². L'attribution du statut de "marchandise particulière" à la monnaie et à la force de travail est éclairante de son incapacité à trancher. En soulignant leur particularité, il montre qu'il perçoit le problème d'une spécificité de statut. Mais in fine il les intègre dans la catégorie générique de marchandise, les soumettant dès lors à la logique de la valeur. Le rapport entre les notions de valeur, pivot de la composante classique, et de validation, associée à l'idée de séparation, est également révélateur. Le problème classique de la valeur est celui de la grandeur de la valeur, comme fondement présumé (à travers divers détours) du prix d'équilibre. Par contre, si une référence à la valeur doit être faite à l'intérieur de la composante hétérodoxe, c'est dans un sens différent, portant sur l'opération de validation de décisions privées initiales que constitue l'échange marchand. Dans un premier stade, que l'on pourrait qualifier d'œcuménique, on a pu penser que ces deux aspects étaient complémentaires et conciliables, en rattachant le premier à la dimension quantitative de la valeur et le second à

¹ Dans cette vue, lorsqu'on parle d'économie de marché, on souligne le fait que les décisions s'y font d'une manière séparée ou autonome, de telle sorte que leur compatibilisation ne se fait qu'ex post.

² Le livre de Jacques Gouverneur, Manuel de théorie économique marxiste, constitue un excellent exemple d'une telle position.

sa dimension qualitative. Tel est le point de vue qui fut par exemple mis en oeuvre dans le livre influent d'Aglietta, Régulation et crise du capitalisme. Mais très vite cet auteur réalisa qu'une telle articulation était factice et que ce qui comptait pour son analyse était l'aspect validation, alors qu'au contraire l'autre aspect ne venait que refermer les ouvertures induites par le premier. Si l'objectif est de mettre en avant la dimension d'incertitude et de possibilité de crise, rien d'important n'est perdu si on cesse de faire référence à la valeur-travail comme théorie de l'équilibre général. Par ailleurs, il apparut que la valeur-travail est une catégorie dont les agents économiques n'ont pas besoin pour agir à l'intérieur du système. Le calcul qu'ils effectuent est en effet directement monétaire. Or le théoricien doit retracer le fonctionnement du système à partir du comportement des agents. La perception du caractère monétaire des échanges rend donc le calcul en valeur redondant. Le "rasoir d'Ockham" se devait dès lors d'être appelé à la rescousse. On réalisa enfin qu'un fil pouvait utilement être tracé entre ces éléments hétérodoxes de Marx et une série d'intuitions énoncées par Keynes, elles aussi non-abouties et présentes seulement dans les marges de ses écrits.

Si la raison profonde de l'intérêt de nombreuses personnes, dont nous-mêmes, pour Marx réside dans ces aspects de son oeuvre, force est de constater cependant qu'ils ne sont pas suffisamment structurés pour pouvoir être considérés comme une théorie à part entière. De même, il serait incongru d'affirmer qu'ils forment la part principale de ses écrits et de défendre que, contrairement à l'interprétation traditionnelle, la composante classique y serait en fait minoritaire. Tout au plus, pourrait-on affirmer - comme le feraient sans doute les marxistes- qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre ces considérations hétérodoxes et le coeur de la théorie marxiste, qui pour eux, comme pour Marx lui-même, reste la valeur. Mais, quant à nous, nous pensons qu'il n'y a rien à gagner à une telle pseudo-synthèse, - en fait une simple juxtaposition de vues sans liens entre elles. Au contraire, il nous paraît intellectuellement plus fécond d'admettre que théorie de la valeur et théorie de la validation appartiennent à deux modalités irréductibles de conceptualisation de l'économie décentralisée. L'une et l'autre

sont légitimes, -puisqu'ils s'agit de langages- mais on ne gagne rien à essayer de les amalgamer.

Les réflexions qui précèdent nous mènent donc à une évaluation contrastée de l'apport de Marx à la théorie économique. Certes, nous sommes prêts à lui tresser les plus beaux lauriers. Sans parler de ses oeuvres de jeunesse, il a fait avancer la théorie économique sur trois plans distincts, en améliorant la problématique ricardienne, en proposant un ensemble fascinant d'analyses historiques et, enfin, en développant des intuitions hétérodoxes, dont le relief devient d'autant plus saisissant qu'elles sont mises en parallèles avec certains écrits de Keynes. Mais cette admiration ne doit pas cacher le constat de carence, en ce qui concerne la prétention plus fondamentale, défendue par Marx et ses disciples contemporains, et constituant l'enjeu réel de la discussion, - que la théorie marxiste serait une théorie économique originale. Ce statut ne peut lui être attribué.

III. Le malentendu.

Suite aux réflexions qui précèdent, le débat se voit donc reporté à un niveau supérieur, puisqu'il concerne le corps théorique plus large qu'on peut épingler sous l'étiquette de théorie classico-marxiste. Deux questions se posent alors. La première est celle du statut théorique de celle-ci, de sa supériorité intellectuelle éventuelle, de ses qualités propres par rapport aux théories rivales, qu'il s'agisse de l'approche néo-classique ou de l'approche monétaire ¹. Cette question est cependant trop générale pour être traitée ici, sans compter le fait qu'il s'agit d'un sujet sur lequel il est impossible de conclure. Bornons-nous à noter d'abord que la tradition classico-marxiste est toujours vivante, même si ce n'est qu'au titre de paradigme minoritaire. Ajoutons que, quant à nous, nous ne voyons pas de raison de nier qu'elle ait un certain

¹ Cfr M. De Vroey, article cité.

pouvoir explicatif et que l'on puisse invoquer un bon nombre de phénomènes susceptibles d'être analysés dans le cadre de ses concepts (tout en l'étant cependant aussi dans les termes d'autres langages théoriques).

Centrons-nous plutôt sur une deuxième question, plus percutante. Elle concerne l'apport de la théorie classico-marxiste à ceux qui accepteraient la vision générale de l'histoire et de la société du marxisme et/ou qui se reconnaîtraient dans un projet politique visant à supprimer les inégalités et l'exploitation. Pour les marxistes, un tel apport va de soi. Pour nous, c'est loin d'être évident. Si nous avons raison, le résultat serait assez ironique: il s'avèrerait que les marxistes défendent la théorie classico-marxiste parce qu'ils sont convaincus qu'elle sert leur projet plus large, alors qu'une réflexion épistémologique plus fine déboucherait, au contraire, sur une conclusion de scepticisme. D'une part, la théorie en question pourrait tout aussi bien desservir la vision plus large que la fonder. D'autre part, un tel fondement pourrait tout aussi bien être dérivé d'une autre théorie!

Rappelons que Marx, lui-même, avait formé ses convictions plus générales sur la société préalablement à son étude de l'économie politique. S'il s'est intéressé à celle-ci, c'est parce qu'il pensait qu'elle lui fournirait de quoi renforcer et fonder ses convictions. Au terme de son investigation, à l'heure du bilan, il ne doutait pas d'avoir réussi, grâce -pensait-il- à un renversement copernicien des vues de ses prédécesseurs. La position des marxistes modernes ne fait que reprendre celle de l'illustre fondateur. Laissant de côté les phénomènes de mode ainsi que la fascination purement intellectuelle que peut exercer une pensée aussi puissante que celle de Marx, la raison principale de l'adhésion au paradigme classico-marxiste réside toujours dans la conviction qu'il conforte sur le plan théorique certaines intuitions politiques plus vastes, - l'exploitation de la classe des salariés par celle des capitalistes, le sacrifice, dans une société capitaliste, de la valeur d'usage à la valeur d'échange, l'existence de formes alternatives d'organisation sociale, plus justes et plus efficaces, le caractère contradictoire de développement du capitalisme, le rôle prépondérant des

rapports de forces et de la lutte des classes dans la dynamique du système.

Affirmer l'impossibilité d'une liaison entre la théorie classico-marxiste et une vision politique progressiste irait à l'encontre de nos considérations antérieures sur la plasticité métathéorique des théories. Si cette théorie est un langage, elle ne peut être associée à une interprétation politique unilatérale. Mais la seule assertion, selon laquelle la théorie de Marx peut tout aussi bien se prêter à des connotations politiques de droite que de gauche, suffira à faire bondir le lecteur marxiste ¹. Sans pouvoir ici procéder à une analyse en profondeur, contentons-nous d'illustrer cette intuition à propos de deux des thèmes mentionnés plus haut, l'exploitation et la lutte des classes.

Selon Jacques Gouverneur, un objectif essentiel de la théorie marxiste consiste à démontrer que le profit capitaliste repose sur l'exploitation des salariés. Une telle proposition suscite de nombreuses questions, mettant en cause en fait chacun de ses termes ("démontrer", "repose" et "exploitation"). Nous admettons parfaitement que la théorisation classique illustre la possibilité d'une élaboration cohérente de l'idée d'exploitation, une fois qu'on adopte au moins deux prémisses, la valeur-travail (laquelle permet la construction du concept de surplus) et l'inégale répartition de la propriété du capital (laquelle induit l'appropriation du surplus par une classe particulière). Mais au moins quatre problèmes d'interprétation doivent être mentionnés.

- a) Une illustration n'est pas une démonstration, au sens fort du terme (le résultat de celle-ci serait de faire rendre gorge à ceux qui auparavant défendaient une théorie différente).
- b) Le jugement qu'on portera à propos de l'utilité sociale de l'existence d'un surplus peut différer de celui qui sera fait à propos des modalités de son affectation, qu'il s'agisse de l'objet de celle-ci ou de l'identité des preneurs de décision.

¹ De même, l'économiste, qui serait en même temps de droite et néo-classique, en prétendant fonder l'un sur l'autre, n'aimerait pas la proposition symétrique que nous ferions à propos de la théorie néo-classique et selon laquelle celle-ci peut être utilisée pour soutenir des vues non-libérales.

c) Le recours à la valeur-travail et au concept de surplus est-il indispensable pour contruire le concept d'exploitation ou celui-ci peut-il être dérivé d'autres prémisses théoriques? Si on opte pour la seconde branche de l'alternative, ceci signifie qu'on peut produire un résultat métathéorique marxiste à partir d'une théorie autre que classico-marxiste ou, en d'autres termes, que celle-ci n'est pas un passage obligé pour un tel résultat.

c) Peut-on en partant de la théorie classico-marxiste aboutir à un résultat métathéorique non-marxiste? Dans ce cas, on accepterait l'existence d'un surplus, approprié d'une manière privée par la classe capitaliste mais non la proposition connexe, selon laquelle cet état des choses pourrait et devrait être aboli. Pour qu'une telle question reçoive une réponse positive, il suffit de donner un exemple. Le recours à l'opinion des premiers classiques, qui pensaient que le profit, en tant que support de croissance, est éminemment fonctionnel, fait parfaitement l'affaire.

Par ailleurs, contrairement aux attentes, la représentation classique laisse très peu de place pour une prise en compte des rapports de force. D'une part, la théorie de la plus-value, conçue comme une grandeur d'équilibre, à la manière de Marx, repose sur l'idée selon laquelle la norme de consommation, tout aussi historique que soit la détermination des éléments qui y entrent, est un préalable logique à la détermination du salaire effectif. S'il est possible d'affirmer que des éléments de pouvoir de marché peuvent intervenir dans la détermination du salaire effectif, il est incorrect, dans le cadre d'une théorie de la valeur, d'avancer que celui-ci puisse déterminer la grandeur du salaire d'équilibre. La préséance logique donnée à la production sur la circulation serait de ce fait mise à mal ¹. D'autre part, il faut se rappeler que la théorie classique donne un rôle central à la gravitation

¹ Supposer que la grandeur du salaire puisse être l'effet d'un rapport de forces entre les classes, aboutit à exclure la détermination de la valeur de force de travail du champ de la théorie de la valeur-travail. Le point de vue selon lequel le partage profit/salaire découle d'un rapport de force, est certainement séduisant. Mais il faut être conscient qu'il implique l'abandon de ce que pour Marx était la motivation principale de son intérêt pour la théorie de la valeur, - qu'elle puisse servir de marche-pied pour la théorie de la plus-value. Dans ce nouveau contexte, la plus-value ne se réfère plus à une grandeur d'équilibre et ne se fonde plus sur la valeur.

des grandeurs effectives autour des grandeurs d'équilibre. La représentation sous-jacente est qu'il existe une situation normale, caractérisée par une série de grandeurs, ayant trait au taux de profit, aux capacités de production, à la norme salariale, aux prix, etc., et que tout écart par rapport à ces normes entraîne des effets de rétro-action. Mais ceci aboutit à une vision tout à fait déterministe de l'économie, dans laquelle la règle du retour à l'équilibre, au "normal", règne souverainement. On comprend la connotation naturaliste associée à cette représentation. Or ni Marx ni les marxistes contemporains n'ont d'alternative à y opposer. Un exemple frappant concerne le chômage. Sur ce thème, d'une actualité politique indéniable, à part l'énoncé "il faut changer le système", la théorie classico-marxiste n'a pas d'autre remède à proposer que la baisse du salaire, -ceci étant une application normale du principe de la gravitation, selon lequel un excès d'offre doit se résoudre par une baisse des prix! L'impuissance des marxistes est donc la suivante. S'ils ont un appareil intellectuel qui leur permet de dénoncer le profit comme étant fondé sur l'exploitation, à part l'abolition des rapports marchands et salariaux, ils ne peuvent faire aucune suggestion de politique économique alternative. A l'instar des "chants désespérés", la théorie désespérée serait-elle la plus belle? Etrange paradoxe qui pousse la théorie marxiste, qui se voulait associée à l'action, à se voir reléguée dans le pur discours incantatoire! L'interprétation métathéorique marxiste du paradigme classico-marxiste peut donc prendre deux directions, l'une et l'autre assez décourageantes. La première est une sorte de politique de la terre brûlée, allant à l'encontre de l'idée courante, selon laquelle il faut trouver des sorties de crise. Au contraire, dans cette vision, il faut se réjouir de la crise et souhaiter qu'elle s'approfondisse et oeuvrer à un tel résultat, puisqu'il est synonyme d'abolition de l'exploitation. L'autre voie, est le passéisme de fait, même s'il est accompagné d'une dénonciation verbale véhémement du système.

Tel serait, selon nous le malentendu sur lequel repose l'adhésion à et la défense de la théorie marxiste: les marxistes pensent qu'elle sert de support à une vision "progressiste" du social, alors que ceci est loin d'être évident. Quant aux raisons expliquant le malentendu, mentionnons-en deux. La première

est la confusion entre les dimensions théorique et métathéorique du discours économique et l'acceptation, comme monnaie comptante, des propositions métathéoriques de Marx. On peut y associer une attitude, dont nous ne serions pas étonnés de voir des exemples dans ce numéro spécial de Contradictions. Elle consiste à défendre la qualité de la théorie marxiste au nom de la persistance des phénomènes, comme l'exploitation, qui ont motivé l' "entrée en économie politique" de Marx. Le diagnostic quant à la réalité de ces phénomènes et la possibilité de les dépasser, peut bien sûr être discuté. Mais, même à supposer qu'il soit accepté, on ne peut pas en inférer que la théorie classico-marxiste soit nécessairement la seule ou la meilleure manière de les problématiser. L'erreur consiste donc à faire le raisonnement suivant: on "constate" de l'exploitation; donc la théorie marxiste est "bonne". La seconde raison est que les marxistes ont en quelque sorte mimé l'attitude que la communauté des économistes a eue à l'égard de Marx. Autant les économistes traditionnels doivent être critiqués pour leur méconnaissance de la théorie marxiste, autant les économistes marxistes doivent souvent l'être pour leur ignorance de la théorie économique non-marxiste! Il n'est pas étonnant, en conséquence, que leur capacité à relativiser l'apport de Marx soit assez restreinte.

IV. Conclusion

Notre article a défendu les thèses suivantes:

1. Marx est un grand économiste. Néanmoins sa pensée est loin d'être homogène. Elle oscille entre un pôle hétérodoxe, qui aurait notre préférence mais n'occupe qu'une place secondaire, et un pôle classique.
2. Si on accepte de donner la prééminence à ce dernier, il apparaît que la théorie marxiste ne se distingue pas d'un corps théorique plus large, le paradigme classique.
3. Celui-ci est minoritaire dans la profession des économistes, mais il n'y a pas de raison de ne pas le considérer comme une

conceptualisation possible et digne d'intérêt du fonctionnement de l'économie capitaliste.

4. La différence entre Marx (l'orthodoxe) et les autres classiques est d'ordre métathéorique.

5. Si le paradigme classique est susceptible de déboucher sur certaines interprétations métathéoriques "de gauche", il peut aussi faire l'objet d'interprétations "de droite". En ce sens, il n'a pas les vertus (ni les défauts) que la plupart des marxistes (ni leurs opposants) lui prêtent. En conséquence, il est fort probable que beaucoup d'adhésions à la théorie marxiste soient fondées sur de mauvaises raisons!

Revenons, au terme de cette réflexion, à notre question de départ, - peut-on alors parler de crise à propos de la théorie économique marxiste? En un sens, on peut affirmer que ce n'est pas le cas. La problématique classico-marxiste constitue un programme de recherche légitime et cohérent, a priori ni supérieur ni inférieur aux autres approches? Certes, il s'agit d'un courant minoritaire et sub-divisé en sensibilités théoriques différentes mais on ne voit pas pourquoi il ne continuerait pas à se développer, à son étiage actuel. Mais en un autre sens l'appellation de crise se justifie. La désaffection importante à l'égard de Marx de la plupart de ceux qui s'y étaient intéressées dans les dernières décennies est l'expression d'une déception. Il s'est avéré à l'examen que sa théorie n'a pas répondu aux attentes, qui portaient sur l'espoir d'y trouver les fondements d'un paradigme qui serait une alternative aux approches tant classique que néo-classique. De plus, il ne faut pas se leurrer sur le fait que la réhabilitation théorique de Marx, telle que nous la défendons, débouche sur une victoire à la Pyrrhus. Elle s'accompagne, en effet d'un déni profond quant au succès de ses objectifs fondamentaux, qu'il s'agisse de construire une nouvelle théorie, de démontrer l'exploitation ou de fournir un fondement scientifique à la cause socialiste. Le prix à payer pour la réhabilitation de Marx est sa banalisation à l'intérieur de la communauté des grands économistes du passé.

